

Paul Ardenne

Art, Le présent

La création plasticienne au tournant du XXI^e siècle

Éditions du regard, 2009

p.390-391.

Des Techniciens Hors Pair / Tsuneko Taniuchi...

La perturbation artistique comme genre est une *tekhnê*, une « technique », un savoir-faire.

Dans le champ des arts plastiques postmodernes, ce genre a ses ténors. L'artiste franco-japonaise Tsuneko Taniuchi, active entre Tokyo, Berlin et Paris ; l'artiste suisse Gianni Motti, qui opère sans frontières – entre autres.

Soit le *Micro-événement*, une formule artistique mise au point en 1995 par Tsuneko Taniuchi :

« Dans mes performances, qui s'intitulent "Micro-événements", précise cette artiste, j'allie le réel, manifesté par ma présence physique ou par celle d'un groupe, et la fiction, qui se développe à partir d'un scénario, d'une mise en scène. » Le *Micro-événements*? Le choix, plus que de la petitesse, de l'action ciblée – et une perturbation de l'ordre des choses, toujours. Exemple avec le premier des *Micro-événements* de l'artiste, Ato No Matsuri (« Trop tard »). Tsuneko Taniuchi, dans la galerie parisienne Chez Valentin, convie à un repas quelques personnalités du monde de l'art local, artistes comme critiques, et leurs prépare la cuisine. Rien d'anormal à cela, conviendra-t-on, sinon qu'elle demande à l'un des convives présents d'activer la soirée, dans le sens du pire s'il le faut. Le résultat : tensions, discussions qui tournent mal, agressivité bientôt générale. Trois jours plus tard, vernissage de l'opération : l'artiste exposera restes et traces de ce dîner (jusque sur les murs...), plus quelques polaroids retraçant cette soirée calamiteuse. Le *Micro-événement* tel que le profile Tsuneko Taniuchi est « un événement, dit-elle, qui comporte une part de naturel, une part d'improvisation sur un thème, et aussi une part de scénario, sans que la limite entre ces domaines soit absolument distincte »⁴⁴³. Non sans logique, Taniuchi utilise fréquemment, pour ses actions, le déguisement : celui de la mariée, celui de l'hôtesse d'accueil, celui de la cuisinière..., manière de mieux se fondre dans la normalité des apparences pour cette artiste dont le propos féministe et toujours implicite. Au cours d'une seule prestation publique (*Micro-événement* n°5, 1999-2001), à toutes fins de se jouer des stéréotypes de la femme contemporaine, l'artiste adoptera ainsi l'apparence vestimentaire convenue de neuf personnages différents en se changeant devant l'auditoire : elle se fait tour à tour serveuse, lycéenne, Ninja Girl, clochards, bimbo, écolière... Lors du *Micro-événement* n°21 (2002-2003), exécuté à la galerie parisienne Jennifer Flay puis en Toscane et la mairie de Paris, elle décide de se marier dans les règles de l'art : la voici parée en parfaite mariée vêtue de blanc devant un registre d'état-civil. Perturbation ? Taniuchi épouse en la circonstance non pas une unique personne mais des dizaines, à répétition, hommes et femmes en nombre conséquent, à la queue leu leu et à la surprise générale. Ce mimétisme paie : le corps socialisé de Tsuneko Taniuchi n'acquiert que plus d'efficace en se banalisant. Signifier des différences alors qu'on attendrait des rapprochements, marquer les limites de la communication sociale : ce « semi-théâtre » n'est pas sans constituer un type d'hybridation puissant entre réalité et fiction, *tandis que quelque chose se passe* – ce quelque chose par quoi l'art se fait activation, intensification de la réalité. Un déplacement des choses jamais tout à fait négligeable, à une échelle restreinte mais non infinie.

Simple jeu que le micro-événement, dans la lignée éculée du théâtre d'intervention, estimera-t-on peut-être. En partie seulement. Quelque rôle qu'endosse l'artiste, le « jeu » ne saurait ici se résumer en une simple expression ludique. Chaque *Micro-événement*, ainsi, a sa thématique propre, toujours connectée à la réalité la plus immédiate : figurer le conditionnement social, le statut d'exclu(e), la condition féminine, la nature des échanges contemporains... Contextuel par essence, l'art de Tsuneko Taniuchi constitue à ce titre une forme d'engagement. La perturbation à proprement parler

mais une animation, une concession à la culture dominante de l'*entertainment*. Si l'engagement tel que le conçoit Taniuchi se fait toujours en douceur, s'il s'instille dans les recoins à une échelle qui est celle, d'abord, du contact, c'est parce que la mise en contact est précisément la condition première d'une perturbation réussie : alors on se sent concerné par ce qui se passe. Une mise au contact que l'artiste, dans certaines conditions, peut échouer à fonder, le prix à payer à l'improvisation mais aussi à la réalité, parfois lourde au point qu'il est vain d'espérer la remuer ou en modifier la nature. Exemple avec le *Micro-événement* n°8, réalisé en 1998 dans un supermarché Monoprix. Déguisée en consommatrice japonaise, hurlant comme une désespérée qu'on vient de la voler et de la dépouiller de ses papiers, Tsuneko Taniuchi, bonne actrice pourtant, ne recueille alors qu'indifférence de la part des responsables du magasin ou des personnes présentes. Évident contraste entre la violence hystérique qu'elle mime et le peu de réactions que déclenche celle-ci – le signe d'une apathie sociale en pleine croissance dont le *Micro-événement* va donner la mesure, quoi qu'il ne change rien à celle-ci, qu'il révèle sans la combattre ni prétendre pouvoir la transformer en son contraire.